Dynamiques environnementales

Journal international de géosciences et de l'environnement

41 | 2018

La science aux sommets

Chapitre 8 - Les noms de lieux portés sur la carte : des choix à la croisée de la topographie et de la géographie humaine

Jacques Malbos

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/1536>

DOI : 10.4000/dynenviron.1536

ISSN : 2534-4358

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2018

Pagination : 128-135

ISSN : 1968-469X

Référence électronique

Jacques Malbos, « Chapitre 8 - Les noms de lieux portés sur la carte : des choix à la croisée de la topographie et de la géographie humaine », *Dynamiques environnementales* [En ligne], 41 | 2018, mis en ligne le 01 juin 2019, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/1536> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dynenviron.1536>

La revue *Dynamiques environnementales* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

les noms de lieux portés sur la carte : des choix à la croisée de la topographie et de la géographie humaine

« Tant qu'il restera sur le globe un coin où les foules n'atteignent pas, il subsistera chez l'homme une volonté de mettre le pied sur ce sol vierge et l'ambition d'inscrire un premier nom sur la roche nue ». Ainsi s'exprimait l'historien et député Gabriel Hanotaux il y a plus d'un siècle dans la Chronique du C.A.F. (*Annuaire* de 1903). En haute montagne, où subsistent encore de nombreuses zones d'ombre, les habitudes locales ou les entreprises de quelques hardis montagnards, ont été couramment à l'origine des noms inscrits sur les cartes et reconnus au fil des années. Aussi, les alpinistes-topographes, défricheurs de territoires mal connus, vont se distinguer de la toponymie d'érudition en privilégiant une toponymie informative fondée sur le sens et l'intention du mot désignant un objet en montagne.

L'implication des alpinistes dans les domaines de la cartographie témoigne qu'une carte est plus que le simple rendu du terrain ; il lui faut non seulement

Extrait de : Les Pyrénées, Aug. Legrand, XIX^e siècle, cartothèque de l'Université Bordeaux Montaigne.

décrire mais aussi situer, et, pour ce faire désigner les repères caractéristiques. C'est là une activité coutumière aux explorateurs, consubstantielle de la découverte et de l'attribution qui l'accompagne. Nous aborderons les rapports entre la topographie et la toponymie des régions de montagne en considérant trois périodes qui ressortent de la consultation de document :

1. la phase d'exploration est caractérisée par un travail de défrichage pour lequel les *Annuaire*s, par la publication, ont agi comme révélateur (1874-1903) ;

2. une phase identitaire, dans laquelle la toponymie des régions de montagne s'est spécifiée en donnant la priorité au contexte local et aux besoins des alpinistes par rapport aux recherches philologiques. Les travaux de la *Commission de Topographie* (1903-1914) en seront la manifestation ;

3. une phase de reconnaissance et d'intégration marquée par le passage, d'un positionnement à la marge (travaux des défricheurs), au statut d'interlocuteur (*Commission de Topographie*). Cette troisième phase amorce une reconfiguration des rapports entre la Commission du C.A.F. et ses interlocuteurs institutionnels, dont, au premier chef, le Service Géographique des Armées. La composition et l'objet de la future *Commission des Travaux Scientifiques* (1923-1929) en témoignent.

Ce chapitre est donc consacré particulièrement aux travaux de toponymie entrepris entre 1874 et 1903. La base documentaire se fonde sur les articles publiés dans les *Annuaire*s au cours de cette période. Les particularités locales, présentes ou passées, dont sont issues nombre de dénominations, vont alors être « partie » dans la lecture de la carte. L'intrusion des pionniers de l'alpinisme dans l'acte de nommer, bousculant l'habituel, requiert l'élaboration d'un corps de règles. Les Pyrénéistes puis la Commission de Topographie en seront les initiateurs.

Par le biais des dénominations, la vie des mots introduit le temps dans le champ de la cartographie

Les dénominations participent à la démarche de découverte d'un territoire. Le perfectionnement des cartes – à travers le gain de précision, de lisibilité, d'information – a pour corollaire une montée des exigences en matière de toponymie. *A contrario*, en butte aux défis techniques et pratiques des levés en haute montagne, les topographes ne sont-ils pas enclins à renvoyer aux instituteurs, aux secrétaires de mairies, au cadastre ou registres paroissiaux, les épineuses questions de toponymie ? La mémoire des intentions ou des critères qui ont présidé les dénominations n'est-elle pas amenée à se dissoudre, absorbée par les déficiences de la transmission orale et des difficultés du recueil *in situ* ?

Initialement science d'érudition, où les dénominations par origines et transformations sont autant de strates de l'histoire à la disposition du chercheur, la toponymie va, par les mobiles et le présent de l'action des alpinistes-topographes, constituer un apport pratique dont l'expérience du terrain et une bonne connaissance de la vie lo-

cale constituent le socle. Dans cet esprit, corriger, ou simplement apprécier la pertinence d'une dénomination en haute montagne, conduit à associer deux approches. Celle, plus classique, qui étudie l'origine étymologique et les altérations, phonétiques ou orthographiques, des dénominations dans un objectif de recherches philologiques ou de géographie humaine : représentation spatiale des échanges, répartition des ressources, écologie des lieux et aménagement du territoire. Celle, plus pratique, du montagnard qui cherche, dans les dénominations, des signes qui facilitent son positionnement sur le terrain ou sur la carte et des éléments de compréhension du milieu dans lequel il opère.

Ces préoccupations sont partagées par des topographes des Armées. Dès 1838, le Général Pellet alors Directeur du *Dépôt de la Guerre* « recommande expressément que l'on mette le plus grand soin à s'assurer de la véritable orthographe de tous les noms à insérer dans les minutes, en s'adressant aux autorités locales et en consultant des notaires ou des curés ».

En 1852, à propos de la carte au 80.000^e, le Colonel Blondel, nouveau Directeur du *Dépôt de la Guerre*, constate « que certaines feuilles contiennent [il s'agit de la détermination des noms de lieux], des fautes très nombreuses [et précise que] la recherche des noms exacts ne demande pas moins de soin que la recherche des formes exactes du sol ».

Dans une note rédigée en 1864, le Lieutenant-Colonel Borson, Inspecteur des Travaux Géodésiques et Topographiques, relance la question des dénominations à travers l'exemple des levés de la Savoie et du Comté de Nice : « La dénomination des pics et sommets de ces hautes vallées devra aussi attirer l'attention spéciale des officiers qui recueilleront avec soin sur les lieux toutes les indications utiles. Sans parler de l'intérêt scientifique qui s'attache aujourd'hui aux nomenclatures topographiques au point de vue de l'histoire et de l'usage qui est fait de la Carte de France pour la rédaction des dictionnaires des lieux des départements, il suffit d'observer que les renseignements ou vérifications qui sont transmises au *Dépôt de la Guerre* par les autorités locales ne peuvent concerner que les lieux habités. Pour ce qui est des régions reculées et des pays alpestres, l'officier d'État-major qui parcourt le terrain peu à peu est seul à même de s'entourer de toutes les sources d'information. Il devra donc interroger fréquemment les gens du pays, dont le dialecte fournit la clef d'un grand nombre de dénominations, sans cela incompréhensibles ».¹

Les prises de position s'affinent et manifestent l'intérêt croissant apporté à la toponymie ; intérêt qui ne se démentira pas. Dans « *Les Noms de Lieux des Montagnes Françaises* » (p. V-VI), Léon Maury évoque les enjeux et les difficultés associés aux travaux des topo-

nymistes et rappelle l'engagement des alpinistes :

« Si la « Carte de l'État-Major » est une œuvre originale comme topographie, sa nomenclature, empruntée généralement au Cadastre, n'est, dans la plupart des cas, qu'un document de seconde main. Il ne pouvait pas en être autrement étant donné l'époque à laquelle elle a été levée. La science toponymique, qui a pour objet l'étude systématique de l'orthographe des noms de lieux, n'existait pas alors...

Si le « positionnement » s'avère une opération relativement aisée dans des régions fréquentées où le nombre de repères est important, il est plus malaisé en montagne où la trame des repères pointés est beaucoup plus distendue, où subsistent parfois des « blancs ». En montagne la planimétrie d'une carte sera d'un faible secours ; il faut (pour s'orienter) connaître les noms d'une multitude de points de repère et, lorsqu'on les désigne, être compris des habitants du pays. Aussi, ne doit-on pas s'étonner que la discussion des problèmes de la toponymie ait été particulièrement vive pour les noms de lieux des régions de montagne. Il en est résulté que ce sont des Sociétés faisant de la montagne l'objet de leurs études : le Club Alpin Français, d'une part, la Fédération des Sociétés Pyrénéistes, de l'autre, qui, en France s'en sont surtout occupé ».

La Commission de Topographie, dans le droit fil des *Annuaire*s, poursuivra le travail engagé par ses prédécesseurs. Dans un courrier présenté à la séance du 16 mars 1910 (p. 14), M. Menettrier critique la nomenclature des monographies des massifs des Alpes fondée sur des compilations livresques et formule les axes de travail des alpinistes-topographes en matière de toponymie : « En résumé, la nomenclature à adopter doit

1. Les noms de lieux, p. 10 et 11.

avoir pour base le système de noms usité dans le pays ; c'est là une vérité tellement évidente qu'il serait inutile de la rappeler si elle n'avait été souvent méconnue. Par suite, il conviendra d'abord de rechercher si le point auquel il s'agit de donner un nom n'en a pas déjà un pour les habitants de la localité, et ce n'est que lorsque cette condition ne sera pas remplie que le géodésien, le topographe ou l'alpiniste pourront, devront même, après entente avec les personnes compétentes - une commission de notabilités géographiques, par exemple - lui en attribuer un de leur propre autorité ».

Le Club Alpin témoin et acteur par le jeu des publications

L'ouvrage du colonel Léon Maury (1936), *L'Œuvre Scientifique du Club Alpin Français*, s'ouvre sur un inventaire du Lieutenant-colonel F. Prudent. En une vingtaine de pages, ce dernier a répertorié, en les accompagnants de brefs commentaires, les quelque 215 articles scientifiques publiés dans les *Annuaire*s entre 1874 et 1899. La toponymie n'y constitue pas une catégorie identifiée et présente en tant que telle. Aussi, il faut se reporter à une rubrique quelque peu éclectique : « *Les hommes, pré-histoire, archéologie, folklorisme, physiologie, médecine, hygiène, Industrie, etc.* » (p. 17-19) pour repérer des articles consacrés à la toponymie des régions de haute montagne. L'originalité de cette rubrique réside dans le « remembrement » proposé : répartition par domaines, catégorisation et ordre de présentation.

Comme l'édition de *L'Œuvre scientifique du Club Alpin Français* date de 1936, les commentaires de F. Prudent qui accompagnent les articles publiés dans les *Annuaire*s sont distanciés. Le regard est d'autant décalé qu'il inclut les onze années de travaux de la Commis-

sion de Topographie (1903-1914). Les quelques textes répertoriés par F. Prudent et consacrés à la toponymie, sont classés dans l'ordre chronologique.

Que le lecteur nous pardonne l'aridité de l'énumération qui suit mais, par la diversité des regards ou des prises de positions des rédacteurs dont les *Annuaire*s sont porte-parole, le C.A.F. et sa revue se transforment en « intervenant ». Il nous a semblé important de mettre ce jeu « d'influence », intentionnel ou non, en évidence.

1874, Colonel Borson (*Le Mont Iseran*) : « *L'auteur y signale la confusion que l'on fait communément à propos des termes de « montagne », lesquels ne s'appliquent pas toujours à des montagnes, mais souvent à des cols ou à de simples pâturages ».*

1878, René Valléry-Radot (à propos d'un dictionnaire) : « *Il s'agit dans cet article, du beau glossaire du Morvan de M.E. de Chambure ».*

1881, Henry Ferrand (*De l'orthographe des noms de lieux, Annuaire de 1881, résumé et analyse par L. Maury*) : L'auteur s'efforce de retrouver et de rétablir l'orthographe étymologique de certaines dénominations : « *Notre collègue signale l'erreur, trop commune encore, de croire que les noms propres n'ont pas d'orthographe, et il rappelle cet axiome, posé par le Colonel de Rochas, à savoir que tout nom a un sens dans l'origine. C'est là une question délicate ; bien souvent, l'étymologie est incertaine ».* C'est « *la première étude toponymique publiée par le Club Alpin Français ».*

1882, F. Perrin (Étymologie d'un nom de la Barre des Ecrins) : « *M. Perrin fait la critique de l'article qui précède ; il ne croit pas aux étymologistes et ne veut aucune réforme des orthographes*

admises. Ceci nous paraît trop radical ; la vérité est entre les deux, comme toujours ; tant valent l'étymologiste, tant valent l'étymologie ». Cette même année F. Prudent publie une note dans laquelle il évoque trois articles de Belloc : « *Recherches et explorations orographiques et lacustres dans les Pyrénées Centrales* » (1894) ; « *Les sources de la Garonne* » (1896) ; « *De Bagnères-de-Luchon aux Monts Maudits* » (1897). « Les divers articles que notre collègue Belloc, un maître en philologie pour ce qui concerne tout au moins, les Pyrénées Espagnoles, a donnés à l'Annuaire, sont toujours riches en rectifications d'orthographe ; on peut le constater dans les articles précités de cet auteur ».

Il nous a semblé intéressant, à titre complémentaire, de prolonger l'inventaire dressé par F. Prudent en 1899 des quatre textes « d'orientation » sélectionnés par L. Maury dans *L'Œuvre scientifique du Club Alpin*. Ces derniers mettent l'accent sur le rapport homme - milieu dans les territoires de montagne.

Dans *Le Club Alpin Français dans les Pyrénées Espagnoles* (Annuaire de 1881) figure une synthèse de la brochure « *Contribution à la carte des Pyrénées Espagnoles* », réalisée par Saint-Saud en collaboration avec le Capitaine Prudent. Saint-Saud y expose les principes généraux qui ont inspiré l'établissement de la toponymie de sa carte publiée en 1892 : « Les sommités ne sont pas toujours dénommées, car on les désigne souvent du nom du versant par lequel on les aborde. Confrontent-elles à quatre districts municipaux, elles ont quatre noms... Si une crête difficile d'accès, sépare deux vallées, il est tout naturel que les habitants de celles-ci donnent des noms différents aux points remarquables de cette crête... Que de fois ne m'est-il pas arrivé, une fois descendu d'une montagne, de trouver les

habitants de cette localité en désaccord sur le nom de la cime gravie ».

À titre d'illustration, voici quelques lignes extraites « De l'orthographe des noms de lieux » par H. Ferrand (premier article) : « Plus on s'occupe de topographie, plus se multiplie le nombre de cartes, de guides, de récits de voyage, et plus on reconnaît qu'une remarquable fantaisie préside en général à l'écriture des noms de lieux ». H. Ferrand note que « cela se produit d'autant plus facilement que beaucoup d'écrivains légers, partant de cette donnée si fautive que les noms propres n'ont pas d'orthographe, ont cru se faire une certaine originalité en écrivant à leur guise les noms de lieux qu'ils relataient ».

Suit une série d'exemples qui décrivent les origines et les aléas d'une dénomination. L'importance des us et coutumes locales y est mise en évidence à travers l'exemple de la Meije : « L'aiguille de la Grave, est vulgairement appelée dans le pays « la Medje ». Les montagnards ont souvent fait cette remarque qu'au milieu du jour tel rocher ne projetait pas d'ombre, vu de tel village, ou projetait une ombre déterminée. Cela leur a servi d'horloge et cette observation a aussi donné un nom au rocher qui s'est appelé Rocher du Midi. C'est ainsi qu'il y a les Rochers de Midi à Saint-Pancrace, le Trou du Midi, etc. À la Grave, la haute pointe qui domine le Glacier de Tabuchet a été l'objet d'une remarque semblable et on l'a appelé l'Aiguille de Midi ou du Milieu du Jour, en patois local, l'Oeille de Med-Jour, d'où la Medjour et la Medje. La carte de l'État-Major a écrit Meije, sans tenir compte de l'étymologie... Cette faute est d'autant plus curieuse qu'elle ne correspond même pas à la prononciation locale, car, dans le pays, on ne prononce pas « Mêge » mais bien « Medje », en faisant sonner le « d » ».

Faisant sien le principe posé par le Colonel de Rochas, à savoir qu' « *il faut admettre comme axiome que tout nom de lieu a eu, dans l'origine, un sens* », H. Ferrand envisage des modalités permettant de rétablir un certain nombre d'orthographes étymologiques. Léon Maury commente : « *On verra que, quoi qu'il n'ait pas envisagé des procédés systématiques de transcription des phonèmes, ses corrections concordent généralement avec celles que les progrès de la science toponymique rendent nécessaires aujourd'hui* ».

H. Ferrand termine son article par un paragraphe relatif à l'importance des erreurs d'orthographe : « *En matière de géographie ou de topographie, rien n'est à négliger et toute erreur, même de lettre, quand elle peut faire tromper sur le lieu désigné, doit être sévèrement pourchassée. En temps de guerre, cette faute peut occasionner la perte d'une armée ; dans des circonstances moins solennelles, elle peut exposer un touriste fatigué à errer longuement et péniblement à la recherche de son gîte* ».

Dans l'*Annuaire* de 1901, « *De l'orthographe des noms de lieux* », par H. Ferrand (deuxième article), L. Maury a choisi de ne reproduire que « *les parties de cet article qui donnent les conclusions auxquelles était arrivé H. Ferrand, à la suite de vingt années d'études toponymiques* ». « *Depuis lors... nous nous sommes attachés à mettre en lumière cet autre principe que la nomenclature des lieux a été le fait de leurs habitants, que les noms des montagnes (sauf les points jusqu'alors inconnus, escaladés dans ces vingt dernières années par les alpinistes) leur ont été donnés par les montagnards, les paysans, qui n'étaient point curieux des grands pics stériles et improductifs, mais cherchaient à identifier et à ne reconnaître que les alpages, les ruisseaux, les forêts d'où ils tiraient utilité.*

Il en résulte que, sauf quelques formes qui avaient frappé l'esprit des habitants des vallons prochains et avaient amené des noms caractéristiques se rapportant à ces formes, la grande majorité des noms de montagnes s'est créée par le voisinage et s'est appliquée originairement, non pas à la cime, mais à l'alpage qu'elle domine ».

Dans l'*Annuaire* de 1902, *La Vallée de la Liza et la Montagne de Maoucupéra*, L. Maury écrit : « *Si, au point de vue de l'emplacement des noms, M. de Saint-Saud et nous-même, nous étions entourés de toutes les garanties possibles, sans cependant, ce qui eut été quelquefois désirable, recourir aux archives, au point de vue des orthographes, nous nous en étions tenus, principalement sous l'influence d'Émile Belloc, à une orthographe phonétique, dont le titre de notre article personnel dévoile, à lui seul, les inconvénients, cette orthographe étant plus propre à faire mal prononcer* ».

Point d'étape

Les alpinistes s'intéressent à la toponymie à partir d'observations *in situ* et de besoins issus de la pratique du terrain. De ce fait, ils ouvrent le champ traditionnellement attribué à cette discipline. Nous aurons l'occasion de développer ce sujet. Le regard que les autochtones et les alpinistes portent sur la montagne, cadre de vie ou d'action ainsi que l'acte de nommer qui souvent en découle, va, au moins pour un temps, associer la toponymie à des objectifs utilitaires. La chronologie des articles publiés dans les *Annuaire*s fait ressortir un déplacement des analyses de nature étymologique au profit d'une réflexion sur l'origine et la portée pratique des dénominations. Par la diversité des regards ou des parcours des rédacteurs et la diffusion de travaux dont les *Annuaire*s, le C.A.F. s'institue en intervenant. Il nous a semblé impor-

tant de mettre ce jeu d'influence en évidence.

Comment clore ce chapitre sans céder au plaisir d'une savoureuse démonstration transmise par Alexandre Brault en 1897 : « Le mot Grépon serait, paraît-il, un dérivé patois de l'expression chamoniarde : se gramponner (jamais je n'ai pu leur faire dire : se cramponner), beaucoup d'entre eux disent : se gré-

ponner ou même : se griponner. De ces deux dernières expressions à celle du Grépon, il n'y a qu'un pas ; et ce nom dans la bouche d'un habitant de Chamonix décrit mieux qu'un long discours le genre d'exercice que nous réserve cette immense muraille étroite à l'excès ». (Le Dôme de Miage, le Grépon et ses difficultés).²

2. A. Brault, *Annuaire* de 1897, p. 76.